

Charles vit la nuit, au contraire des hommes. Le matin n'est plus très loin, et pour l'heure, il a besoin d'une pause. Il regagne la maison où l'obscurité régnerait tout à fait si ce n'était le pâle éclat des braises dans la cheminée ; à peine une lueur dont il faudra se contenter pour l'espionner. Il réchauffe un instant ses mains au-dessus du foyer languissant et l'on a juste le temps de distinguer une barbe, un crâne chauve, une ligne frêle et courbée.

Un air de ballet souffle depuis la stéréo et la silhouette traverse au pas de course la petite maison jusqu'à la cuisine. Ce ne sont que quelques mètres mais son corps les supporte mal. C'est son dos, son âge ; soixante-quatorze interminables années. Il n'allume pas la moindre lampe. C'est inutile. À force d'entraînement, Charles a pris l'habitude de se déplacer dans le noir. Il a mémorisé la position de chaque meuble, l'emplacement de chaque objet, le nombre exact de foulées nécessaires à chacun

de ses besoins. Il ne s'agit ni d'une excentricité ni d'un jeu. Une parfaite observation des étoiles requiert une adaptation lente à la pénombre. La moindre étincelle et il faudrait tout recommencer ; ce serait autant de minutes perdues pour ses précieuses contemplations.

Le *Daphnis et Chloé* de Ravel aborde son dernier mouvement, et à l'odeur de pain grillé, de charcuterie et de fromage, on soupçonne Charles de se préparer un petit gueuleton. Le temps pour la symphonie de se conclure dans une volée de cordes et de cuivres, et puis allez, assez traîné maintenant, il regagne son poste d'observation. Une heure encore, deux s'il en a le courage, et il ira se coucher.

Charles vogue d'ordinaire d'étoile en étoile, s'imaginant mille voyages sur des planètes aux ciels carmin et fauve, les découvertes d'une faune, d'une flore, d'organismes étranges et fabuleux. Il se laisse emporter par l'idée d'une beauté vierge de toute empreinte humaine, dénuée des horreurs de notre monde. C'est comme ça tous les soirs depuis quatorze ans, et non, il ne s'en lasse pas. Des heures durant, il vit seul et heureux dans cet univers qu'il s'est égoïstement fantasmé.

Mais les étoiles, ce soir, se font rares. Le ciel ne tient pas son noir habituel. Si quelques astres scintillent au-dessus de l'horizon, pour le reste, l'espace s'est paré d'un voile opalin semblable à celui d'une soirée de pleine lune. Qu'importe, Charles s'est assis sur le petit tabouret

en bois au milieu du jardin, il a pointé son télescope direction nord-est, haut dans le ciel ; c'est là que *ça* se trouve.

C'est un petit point qui accapare la nuit, un enfer agité par de telles forces qu'on ne voit plus que lui. À travers l'oculaire, ses volutes de gaz et de matières, ses nuages de poussières, ses couleurs surnaturelles suscitent un sentiment de perfection, de paix. Charles scrute la supernova depuis presque deux mois. La mort de l'étoile, sa réminiscence, ses variations, ses caprices et ses colères, rien de ce spectacle ne lui a échappé.

Bientôt s'élèveront les premières lueurs du jour. Depuis l'horizon, elles dessineront sur le jardin leurs ombres longues et vaporeuses. La forêt et la mer camperont à nouveau le décor. Et cependant que les oiseaux entameront leurs mélodies, l'espace alentour s'éteindra dans la lumière. Seule la supernova de Korzybski résistera aux attaques du soleil. L'astre continuera de briller dans l'azur comme un diamant abandonné ; éclat léger et remarquable dans le ciel diurne. Cela durera une semaine ou deux, une paire de mois tout au plus. Personne ne sait.

Il a fallu se lever à cinq heures du matin pour retrouver la nuit comme on l'avait laissée, la pluie par à-coups qui s'obstine contre les fenêtres de l'appartement. Et puis se préparer, vite, sans même se maquiller ni avaler de petit déjeuner ; le train est à cinq heures cinquante-sept. Chloé Legrand enfile une veste, attrape son sac, ses clefs, constate dans le miroir les effets d'un sommeil trop court, automatismes qu'elle exécute comme une chorégraphie maladroite.

C'est l'histoire de deux jours, pas plus, pense-t-elle en quittant l'immeuble. C'est ça, elle sera de retour pour récupérer les enfants chez leur père ce week-end. Ils iront flâner sur le canal de l'Ourcq, manger des pizzas chez *Maria*, voir le dernier Pixar... Après quoi, l'AFP l'enverra à l'autre bout de la France couvrir une énième tragédie.

Dans le taxi, Chloé ne dit rien ; gare de Lyon, précise-t-elle tout au plus. La circulation est fluide et

les promeneurs rares. À travers la lumière orange des candélabres, elle guette le matin sans passion. D'une oreille lasse, elle écoute les actualités relater cet engouement soudain pour la supernova de Korzybski. On dit et on répète sa beauté, sa rareté, et un tas de détails aussi, auxquels on ne comprend pas tout. « Un événement extraordinaire comme il n'en arrive qu'une fois par millénaire », insiste le présentateur avec fascination. Mais lorsqu'elle lève le regard, Chloé ne perçoit rien que le ciel charbonneux de Paris, ses nuages lourds d'averses et d'orages. Pas la moindre trace d'une quelconque étoile fantastique. C'est à croire qu'on s'enthousiasme pour bien peu de nos jours.

Elle s'est installée place soixante-douze, voiture numéro cinq. C'est une seconde classe, mais depuis l'étage supérieur, Chloé pourra profiter de la vue. Un café et déjà la banlieue s'étale sous ses yeux, longue et austère. Aux barres de béton succèdent les complexes commerciaux et les jonctions d'autoroute esquissant l'œuvre d'un fou. Le train accélère et l'on traverse parfois une gare au nom sans importance. Bientôt, des milliers de pavillons recouvrent le paysage, sinistre armée de petites maisons dénuées d'imagination. Défilent les églises, les mairies, les usines abreuivant le ciel de leurs fumées immondes. Il faudra attendre quelques kilomètres encore pour découvrir les forêts,

les étendues sans fin de colza et de tournesol. Alors il sera temps de se mettre au travail.

Il s'agit d'abord d'en savoir plus sur cette supernova. Le service des sciences de l'agence a préparé un document résumant le phénomène et son histoire ; en fait de synthèse, une dizaine de feuillets bourrés de termes techniques et de calculs abscons. Chloé s'y plonge sans ferveur, bute sur chaque phrase ou presque, s'énerve, maudit le jargon des experts, reprend. Mais le texte, au fil des pages, semble toujours plus inaccessible.

Son truc à elle, c'est le fait-divers : un enfant disparu, une joggeuse assassinée, une famille décimée, ces drames susceptibles de faire frémir la ménagère. De préférence là où l'apprécié des lieux ajoute à l'horreur des crimes ; ces villes dans l'air desquelles traînent les relents de l'infortune.

Bien sûr, la logique voudrait qu'on envoie sur place un spécialiste. Seulement voilà, on ne compte pas publier une suite d'obscurs articles d'astrophysique. L'événement s'annonce comme un spectacle grand public, un divertissement fait d'infos exclusives, d'anecdotes, de storytelling ; et tant pis pour la rigueur scientifique. Aussi a-t-on insisté pour dépecher Chloé là-bas. Elle-même n'y a pas vu d'inconvénient ; gagner le Sud et les lieux de vacances de son enfance, retrouver le soleil et les plages de sable fin, s'entretenir d'astronomie avec un retraité sans histoire, tout cela se présente a priori comme tout à fait distrayant.

Elle parcourt une dernière fois le dossier mais rien n'y fait. Chloé se laisse emporter par la fatigue et le roulis apaisant du train. On verra ça plus tard, soupire-t-elle en sortant une paire d'écouteurs de son sac. Et au son du *Dark Side of the Moon*, elle s'endort, des visions de cosmos plein la tête.